

« Communautés »

Cécile MARGELIDON

Héctor VALENCIA

Au sein de l'unité de recherches ICD (« Interactions culturelles et discursives », Équipe d'Accueil 6297), la revue A.R.T (« Ateliers de Recherche Transdisciplinaire ») permet aux doctorants qui le souhaitent de participer à l'interdisciplinarité du laboratoire à partir de leurs recherches doctorales. Il s'agit ici du quatrième numéro.

<https://icd.univ-tours.fr/doctorants/revue-des-doctorants-d-icd/>

Présentation

Nous apprenons à nous déplacer dans un horizon plus vaste, dans lequel ce que nous avons auparavant considéré comme fondement allant de soi de toute évaluation peut désormais être situé comme *une* possibilité à côté des fondements différents de cultures auparavant peu familières¹.

À partir de cette remarque du philosophe canadien Charles Taylor dans *La Politique de reconnaissance*, qui reprend à Hans-Georg Gadamer la notion de « fusion des horizons », la revue des doctorants du laboratoire ICD a proposé aux doctorants qui le souhaitaient de contribuer à quatrième numéro de la revue autour du problème des « communautés », c'est-à-dire des rapports que peuvent entretenir entre eux des groupes dans une même société, de l'unité de celle-ci face à la diversité de ceux-là. Cette thématique prolonge les réflexions du numéro précédent sur « l'étrange et l'étranger », où les différents articles avaient analysé la place et l'intégration de l'étranger : comment faire perdre à l'étranger son apparence étrange sans lui faire perdre en même temps son identité ? « Comment peut-on être persan ? », disait Montesquieu dans les *Lettres persanes*. Nous continuons donc notre étude par une réflexion sur les communautés, c'est-à-dire sur la manière dont des groupes constitués, obéissant à des principes communs, peuvent se définir les uns par rapport aux autres et interagir ensemble sans briser le contrat social. Ces rapports construisent des formes variées d'identification et de représentations de soi, ce qui détermine à son tour la façon dont on construit un certain type de subjectivité.

Ces rapports d'appartenance peuvent se manifester de plusieurs manières. D'un point de vue religieux, la « communauté spirituelle » va au-delà du contrat social, nationalités et

¹ TAYLOR 2009 : 123.

différences humaines de toute sorte constituant une seule communauté de croyants. La « communauté linguistique » établit plutôt un rapport culturel où la langue est l'élément qui abrite l'histoire, les traditions et les valeurs de peuples et nations. *Tertio*, la « communauté politique » est la communauté artificielle constituée par la volonté d'un peuple souverain voulant se gouverner soi-même. Enfin, la « communauté humaine » tout court est aussi une autre forme de groupement des êtres humains, dont la variante sous forme de « communauté élargie » signifie la totalité de la vie biologique à laquelle la critique de l'anthropocentrisme et l'émergence écologique a donné de l'importance. Ces concepts proviennent de contextes, histoires et idéaux bien différents qui méritent d'être étudiés, conceptualisés et contextualisés jusqu'à nos jours. Cette question, dont les prémisses sont à chercher en philosophie politique, a pourtant des implications directes aussi bien en histoire culturelle qu'en analyse des discours littéraires, musicaux, iconographiques et filmiques.

La question de la communauté n'est pas nouvelle dans les sciences humaines, de sorte que nous aimerions l'aborder à partir du débat philosophique contemporain qui a opposé, suite à la publication en 1971 de *Theory of justice* de John Rawls, les philosophes libéraux aux communautariens. La question de Rawls était d'abord politique : quels sont les principes qui doivent régir une société juste ? Il en distingue deux, d'une part, une liberté égale pour tous, d'autre part, ce qu'il appelle le principe de différence : « S'il y a des inégalités de revenus et de fortune, des différences d'autorité et des degrés de responsabilité qui tendent à améliorer la situation de tous par rapport à la situation d'égalité, pourquoi ne pas les autoriser ? » (*Théorie de la justice*, p. 182). Il défend cette conception par « la position originelle », une expérience de pensée où chacun est ignorant de sa place sociale et détermine avec les autres sur le pied d'égalité établie par le voile d'ignorance les principes d'égalité d'une société équitable. Rawls estime que, placés dans cette situation d'ignorance, les individus admettraient les inégalités au profit des plus faibles, ce qu'il résume sous l'expression de « justice comme équité » (*justice as fairness*).

Les communautariens, dont les représentants principaux sont Charles Taylor (né en 1931), Alasdair MacIntyre (né en 1929) et Michael Sandel (né en 1953), ont cherché à montrer les limites de la thèse de Rawls, en particulier de son principe de « voile d'ignorance », en rappelant que notre identité n'était jamais d'abord individuelle, mais toujours déjà construite par notre milieu d'appartenance. Le philosophe écossais Alasdair MacIntyre, dans *Après la vertu : étude de théorie morale*, a montré que l'identité était discursive et que notre histoire individuelle était également informée par l'histoire, la langue, les pratiques des groupes aux-

quels nous appartenons. Autrement dit, les philosophes communautariens ont légèrement déplacé le débat en replaçant la priorité de l'individu dans les éléments collectifs où les différentes identités culturelles se déploient, là où John Rawls et les libéraux considéraient l'individu sans ses origines. La notion d'identité narrative de la vie a largement, et explicitement, influencé la pensée de Paul Ricœur qui, dans *Soi-même comme un autre* en particulier, a étudié dans la mise en récit de soi-même l'un des principes de l'identité. C'est là l'une des perspectives de ce numéro, à savoir la manière dont les communautés nous entourent et nous informent, sont au centre de notre identité, avec les problèmes de rencontres entre communautés que cela peut impliquer.

Le débat entre théories libérale et communautarienne a dépassé les cercles nord-américain et européen provoquant une riche discussion en Amérique latine, Asie et Afrique où la pluralité des communautés religieuses, linguistiques et politiques est nette. Revendiquer son appartenance à une communauté linguistique, ethnique et culturelle a conduit à mettre en valeur histoire, récits, subjectivités et rapports sociaux qui avaient été jusqu'alors dévalués, méprisés et niés par l'héritage colonial. Ces discours se sont non seulement insérés dans les mouvements de libération nationale et de décolonisation, mais aussi dans les problèmes des sociétés post-coloniales et le processus de mondialisation capitaliste, que l'on songe aux œuvres d'Aimé Césaire, Franz Fanon, d'Edward Said ou d'Amilcar Cabral et de Gayatri Chakravorty Spivak.

Les deux conceptions libérale et communautarienne se sont opposé d'une manière particulièrement virulente dans les universités américaines, où un canon d'œuvres à lire est imposé aux étudiants. S'est alors posée avec beaucoup de virulence la question du choix de ces classiques, dont se sentaient exclus les minorités. Peut-on, au XXI^e siècle, étudier seulement les auteurs dits classiques sans prendre en considération les autres manières, marginales, de penser ? Qu'est-ce qui définit un ouvrage de référence, un socle commun ? Comment parvenir à la reconnaissance des groupes sans condescendance ni faux intérêt ? C'est ce que Charles Taylor qualifie de présomption : « Ce que la présomption requiert de nous n'est pas de trancher péremptoirement et de manière inauthentique sur l'égalité de valeur ; mais d'être ouverts à l'étude culturelle comparative, pour déplacer nos horizons vers des mélanges nouveaux » (p.133). La question des communautés nous permet donc de proposer une piste de réflexion autour de la norme et du canon, c'est-à-dire du choix d'œuvres comme particulièrement représentatives d'une époque, d'un mouvement, ou simplement comme incontournables de la littérature. Ce problème est net en littérature, mais aussi dans les autres disciplines, spéciale-

ment, dans l'historiographie où l'analyse des « mentalités » et de la « vision de monde » (*Weltanschauung*) des groupes sociaux permet de comprendre les écarts entre les différentes formes d'appartenance, représentations de soi et allégeance commune entre les sociétés d'aujourd'hui et celles d'hier. De fait, chaque communauté est fondée sur un certain nombre de normes et de principes, et le multiculturalisme a rebattu les cartes des rapports entre ces communautés.

Notre problématique de départ est assez nette : comment un groupe peut-il non seulement s'intégrer dans un groupe plus vaste sans perdre son identité propre, mais aussi comment ce groupe plus vaste peut-il apprendre, se reconnaître et s'identifier à d'autres communautés religieuses, linguistiques ou politiques différentes de la sienne ? Comment tenir ensemble la fidélité et l'intégration ? La reconnaissance collective vis-à-vis de la reconnaissance individuelle ? Quelles sont les modalités, les cadres, les procédés qui permettent aborder les questions autour l'identification collective, la coopération social, l'ouverture à autrui ? Les différents articles de ce numéro font droit à la diversité des manières d'aborder une communauté, depuis sa définition philosophique chez Alasdair MacIntyre (*Godefroy Desjonquères*) et son inscription dans la dialectique du même et de l'autre (*Dielvich Tonda*) jusqu'à une relecture de la situation contemporaine de la pandémie de Covid-19 à partir d'Edith Stein (*Lucia Gangale*). L'entrée dans une communauté, celle du Parlement de Paris au XVII^e siècle, permet également de s'interroger sur ce qui définit concrètement ce groupe (*Jean-Benoît Poulle*). Les textes du XVIII^e siècle, notamment *Candide* de Voltaire, peuvent faire l'objet d'une relecture spinoziste afin de reconsidérer le rapport entre individus et communautés dans la fiction (*Benoît Petiet*). Enfin, la comparaison des pensées de Maurice Barrès, Octave Mirbeau et Léon Bloy permet de considérer trois réactions au délitement de la société traditionnelle (*Yoann Chaumeil*), jusqu'à son prolongement chez Georges Bataille et sa tentative de constitution d'un Collège de sociologie (*Rodolphe Perez*).

Bibliographie

FANON, Frantz (1961), *Les Damnés de la terre*, Éditions Maspéro.

LINERA, *La potentia plebeya. Acción colectiva e identidades indígenas, obreras y populares en Bolivia*.

MACINTYRE, Alasdair (1997), *Après la vertu : étude de théorie morale*, trad. de l'anglais par L. Bury, *After virtue: a Study in Moral Theory* (1981).

MESURÉ, Sylvie et RENAUT, Alain (1999), *Alter ego : les paradoxes de l'identité démocratique*.

RICOEUR, Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Éd. du Seuil.

SANDEL, Justice (2016), *Justice*, trad. de l'américain par P. Savidan, *Justice : what's the right thing to do?* (2009), Paris, Albin Michel.

TAYLOR, Charles (2009), *Multiculturalisme : différence et démocratie*, trad. de l'américain par D.-A. Canal, *Multiculturalism and the politics of recognition*, Paris, Flammarion.